Document generated on 04/27/2024 6:14 p.m.

Vie des arts

Vie des arts

Les séductions de l'été

Jean-Claude Leblond

Volume 35, Number 141, December–Winter 1990

URI: https://id.erudit.org/iderudit/53743ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Leblond, J.-C. (1990). Les séductions de l'été. *Vie des arts*, *35*(141), 56–63.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LES SÉDUCTIONS DE L'ÉTÉ

Aurelio Sandonato
Les promeneurs, 1990.
Acier et peinture émail rouge; H.: 61 cm.
Ville Saint-Laurent, Parc Saint-Laurent.
(Photo Michel Dubreuil)
Sculpture: séduction '90.

Jean-Claude Leblond

Chaque année, en prévision de l'été, les organismes de loisir proposent au grand public, des itinéraires touristiques intéressants et enrichissants. Qu'il s'agisse de séjours à la ferme, de stages spéléologiques ou de descentes de rapides, les vacanciers trouvent, dans ces activités estivales, matière à récréation et à apprentissage. Pour ne pas demeurer en reste, les milieux culturels en région offrent de plus en plus de possibilités; et qui d'assister à un concert dans Lanaudière, qui de rire dans une théâtrale grange, qui de s'arrêter au Symposium de Baie-Saint-Paul. Dans tous les cas, l'exercice est placé sous le signe de la détente et d'un plaisir qui ne manque pas de saveur.

La sculpture dans l'île

Après l'initiative de Lachine, dont le magnifique jardin de sculptures de la Grande Jetée[1] est le plus éloquent témoignage d'une volonté politique orientée sur l'action culturelle plutôt que sur le type des politiques creuses de la métropole, huit municipalités de la Communauté urbaine de Montréal ont accepté de participer au projet du Conseil de la sculpture du Québec d'une grande exposition dans les parcs publics. Sous le thème, plutôt ambigu, de Séduction 90, le Conseil de la sculpture, qui prend enfin un tournant pragmatique, a réussi, dans le contexte de nos habituelles valses-hésitations, l'exploit de convaincre les villes de Montréal-est, Île-Bizard, Saint-Laurent, LaSalle, Montréal-nord, Verdun, Sainte-Anne-de-Bellevue et Lachine de participer à un grand parcours touristique et sculptural où 16 créateurs proposent des œuvres permanentes intégrées aux sites.

De plus, et c'est là l'intérêt touristique du projet, de juin à septembre, le public était convié à la visite des œuvres en un parcours guidé par *Les Montréalistes*, une maison spécialisée dans les visites culturelles guidées de l'île de Montréal. Les visiteurs pouvaient, au long de leur parcours, divisé en deux itinéraires de quatre heures chacun, apprécier par exemple, au bord de la Rivière des Prairies, à Montréal-nord, un mobile de Jean-Jacques Besner. S'inspirant d'une voilure, Besner s'est fié à l'environnement pour construire des éléments modulaires d'acier inoxydable que les vents du nord déplacent. Situé dans un petit parc pris à l'étroit entre la rivière et la piste cyclable du boulevard Gouin, l'œuvre nous fait oublier la présence inesthétique de pylônes électriques à proximité.

Ailleurs, à Saint-Laurent, fière d'une fructueuse politique urbaine cohérente vieille de trente ans, cinq sculpteurs ont apporté leur contribution à l'aménagement des parcs. Il s'agit de Charles Daudelin[2] avec une fontaine destinée à la nouvelle bibliothèque municipale, de Robert Roussil, d'Aurélio Sandonato, de Dominique Valade[3] et de Gilles Larivière.

Du côté de LaSalle, municipalité considérée encore récemment comme d'une désespérante laideur, le nouveau maire, Michel Leduc, met les bouchées doubles afin d'exploiter au mieux les ressources visuelles spectaculaires de sa ville et en changer l'image d'un urbanisme anarchique. En effet, dans le

parc linéaire qui longe le fleuve à la hauteur des Rapides de Lachine, deux sculpteurs ont été invités à construire une œuvre environnementale. Il s'agit de Jacques Carpentier avec une structure tubulaire tout à fait invitante pour les enfants et de Catherine Widgery avec un rappel du Vieux moulin de LaSalle[4]. Enfin, ailleurs, près de la bibliothèque municipale, Tatiana Demidoff-Séguin[5] y allait d'un aménagement environnemental. Dans le prolongement de ce grand parc linéaire, à mille mètres des limites de LaSalle, Verdun retenait un grand personnage tubulaire de Germain Bergeron. Plus loin, à l'extrémité ouest de l'île, Sainte-Anne-de-Bellevue demandait à Astri Reusch, auteure de la célèbre *Débacle*, du Musée de la Civilisation de Québec, d'inscrire dans le granit «les ombres d'ancêtres oubliés...et d'êtres intérieurs». Ainsi, les piétons, les cyclistes surtout, pourront tout à loisir parcourir le tour de l'île dans ce qui, un jour, deviendra peut-être un magnifique jardin de sculptures. A l'autre bout de l'île, à Montréal-est, Marcel Barbeau[6], André Fournelle[7], et Octavian Olariu avaient pour mandat de contribuer à l'aménagement du lieu public, alors que Guerino Ruba[8] travaillait, en collaboration avec Hydro Québec, à une œuvre importante au barrage Walker sur la Rivière des Prairies et Claude Millette installait ses formes minérales à l'Île-Bizard.

Réalisé grâce à un budget de un million et demi de dollars provenant principalement des différentes municipalités et d'entreprises privées, le projet Séduction 90 a pu bénéficier d'un substantiel appui du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal et d'un soutien de principe du ministère des Affaires culturelles. Ajoutons que la ville de Montréal ne participait pas au projet. Acquises par les municipalités, les sculptures sont installées de façon permanente.

Un symposium de sculpture temporaire

On parle peu de sculpture sur pierre aujourd'hui. Pourtant, Outremont a été le théâtre d'un symposium un peu spécial qui s'est tenu du 15 mai au 1er juin, rue Querbes, entre les entrepôts Marmotec, un négociant en pierres, marbres et granits et les magasins Ramca, spécialisés dans les tuiles et carreaux. Il réunissait une dizaine d'artistes affiliés à l'Atelier Sculpt, une entreprise à buts non lucratifs qui, depuis dix ans, fournit aux artistes, moyennant un partage des coûts, le support technique et les outils servant à l'exercice de la sculpture sur pierre. Fondé, en 1980, par Joan Esar, Denise Arsenault, Pearl Levy et Dominique Rolland, l'Atelier Sculpt compte actuellement quatre membres: Manon Bertrand, Joan Esar, André Lapointe et Josée Lemieux. Subventionné en partie par le ministère des Affaires culturelles, il est ouvert à tout sculpteur désireux d'utiliser les services qui y sont offerts.

L'approvisionnement en matières premières n'est pas chose évidente pour un sculpteur. Le principal fournisseur à Montréal est Marmotec Ltée, dont le président, Giovanni Ramacieri, a eu l'idée d'organiser un symposium devant sa porte, de fournir le matériau et, à l'issue de l'événement, d'exposer les œuvres terminées dans son entreprise et chez Ramca dont il est aussi le patron. Bien entendu, chaque œuvre demeure la propriété de l'artiste.

Sculpteur à l'œuvre.
Symposium de sculpture sur pierre.

Placé sous le thème de «Cultures et Technologies», le symposium réunissait les artistes suivants: Pascale Archambault, Manon Bertrand, Kiren Budhia, François Cliche, Jean Drouin, Joan Esar, André Lapointe, Claude Lebeuf, Josée Lemieux et Daniel Bernard.

Sculpture et dames patronesses

Décidément, l'époque est à la sculpture. Durant la décennie 70, la discipline observait une discrétion forcée devant l'intérêt du public pour la peinture et une meilleure diffusion de l'estampe. Aujourd'hui, la prolifération des programmes de type 1% et des jardins de sculptures a entraîné un intérêt nouveau pour la sculpture intégrée à un bâtiment ou à un environnement paysager. Et s'il est vrai que la vengeance est douce, et bien, jouissons-en.

On ne pouvait pourtant pas en jouir avec autant d'aise au symposium or-

ganisé par les autorités municipales de Laval pour célébrer le 25e anniversaire de la création de cette ville, en 1965. Logé au Centre de la nature, grand parc aménagé dans une ancienne carrière, le symposium, à vocation internationale, regroupait neuf artistes dont cinq du Québec: Jean Brillant, Pierre Desrosiers, Luc Forget, Paul Grégoire et Bill Vazan. Les quatre autres étaient: Émile Desmedt (Belgique), Ivan Messac (France), Christopher E. Phillis (Île-du-Prince-Édouard), Jay T. Unwin (Colombie Britannique).

Paul Grégoire
Hommage à la déception, 1990.
Métal et béton.
Symposium international de sculpture de Laval.

Sauf Bill Vazan, qui avait choisi d'installer sur un promontoire visible de tout le parc son énorme roche couverte d'inscriptions incrustées, les huit autres sculpteurs étaient confinés dans un espace tellement exigu que le promeneur était confronté, non plus à un parcours dans un espace donné, mais à une visite de type muséologique. Il y a pire, chacun a dû travailler en tenant compte d'un site devant être prochainement complètement réaménagé.

Mis à part les problèmes de logistique, que l'on n'excuse plus aujourd'hui parce que l'expertise en la matière existe, les organisateurs de l'événement, véritables dames patronesses culturelles ont aussi oublié que le visiteur du symposium, à moins de suivre la visite guidée, n'avait aucun moyen de connaître les raisons soudaines de tels bouleversements dans ce coin bien connu du vaste Centre de la nature: aucune signalisation à proximité, aucune affiche devant le site pour informer que: «Ce qui se passe ici, c'est un symposium». Pas moyen non plus de voir les maquettes, perdues quelque part à la Maison des Arts, autant dire au bout du monde pour le non motorisé, et de toutes manières invisibles, l'exposition étant terminée.

Malgré cette confusion organisationnelle et cette absence d'information, les artistes eux, essayaient, contre mauvaise fortune, de donner la mesure. Luc Forget, par exemple, offrait au pied d'une falaise d'un peu plus de quatre mètres, une construction portant sur l'archéologie, la pérennité d'un temps non mesurable, alors que, avec le sens de l'humour et de la dérision qu'on lui connaît, Paul Grégoire, bien conceptuellement du reste, associait, toujours au pied de la falaise, une queue de poisson, une grosse roche et une bulle vide de bande dessinée, le tout intitulé de façon prémonitoire: *Hommage à la déception*.

Quant à Jean Brillant, son projet consistait à creuser un triangle dans la falaise et à redisposer, en oblique, la stratification normalement horizontale des pierres, dans une sorte d'intervention du culturel dans l'ordre du naturel. La sculpture d'Yvan Messac, sans titre et sans intention, évoquait vaguement une forme qui, comme il le dit lui-même, est «le résultat du passage de la matière chaotique à l'une de ses formes organisées». L'événement qui débutait le 25 juillet, s'est terminé le 3 septembre.

Savoir-faire à Drummondville

Du côté de Drummondville, même initiative, bien que nettement plus heureuse, avec l'événement Sculpture en direct. Cette municipalité du centre du Québec qui célèbre cette année ses 175 ans, voulait marquer le coup en invitant cinq artistes à créer chacun, in situ, pendant seulement deux semaines, du 18 juin au 2 juillet, une pièce exposée tout l'été devant le Centre culturel, puis acquise par la suite par la ville pour être relocalisée dans différents sites urbains. Parallèlement, le conservateur de la galerie du Centre culturel et responsable de l'événement, André Dupont, invitait cinq autres artistes à exposer chacun, de façon temporaire, une pièce déjà réalisée, afin de donner un certain volume à l'ensemble de la présentation.

Ici, pas d'improvisations logistiques. André Dupont était même plutôt fier d'énumérer les conditions faites aux invités: cachet pour les maquettes et pour la réalisation, hébergement fourni, somme allouée pour les matériaux, etc.

L'ensemble forme un échantillon fort judicieux de la production contemporaine. Citons notamment Guy Nadeau, avec une table à pique-nique-paysage qui s'étire vers le sol depuis un haut plateau de bois. Quant à Louise Paillé, son *Signal magnétique* inscrit au sol une démarche très rigoureuse. Il s'agit de sept dalles de béton au centre desquels, se retrouvent des radiographies du corps humain. Une huitième dalle contient une boussole de laquelle part une tige de métal figurant le balayage que l'on observe sur un écran radar. La présence de cette pièce, au milieu des jardins, apporte une vigueur inattendue à la présentation. Pour sa part, Roger Goudreau a consacré son intervention à la contradiction entre l'immobilité et la mobilité avec son *Stabile à manivelle*, composé d'un bloc de granit enfoncé dans une roue à eau, le tout relié évidemment à une inutile manivelle.

Cet événement, assez peu publicisé à l'extérieur de la région de Drummondville, a le mérite notamment, de contribuer à une meilleure diffusion de l'art dans le grand public, d'illustrer l'implication financière de la municipalité, unique bailleur de fonds, mais surtout, d'enrichir les lieux publics,

déjà enviablement bien meublés, d'œuvres intéressantes. Étonnant Drummondville et heureux jour de cet été.

Les Studios d'été de Saint-Jean-Port-Joli

Après avoir consacré l'été de 1988 à l'exploration des virtualités du bois avec, entre autres, des artistes comme David Moore et Louise Viger, les Studios d'été de Saint-Jean-Port-Joli, qu'anime Jean-Pierre Bourgault, ouvraient à nouveau leurs portes, du 2 juillet au 25 août, en invitant cinq nouveaux artistes autour du thème: Photo/Sculpture. Ici, le propos s'élève d'un cran sur le plan théorique puisqu'il s'agit, pour chacun, d'étudier «les interrelations de la photographie et de l'espace tridimensionnel». Toutes les tentatives y sont permises, afin d'ouvrir les portes, de poser des jalons, de voir comment le médium photographie peut dialoguer avec le bois, le métal, voire sa propre tridimensionnalité.

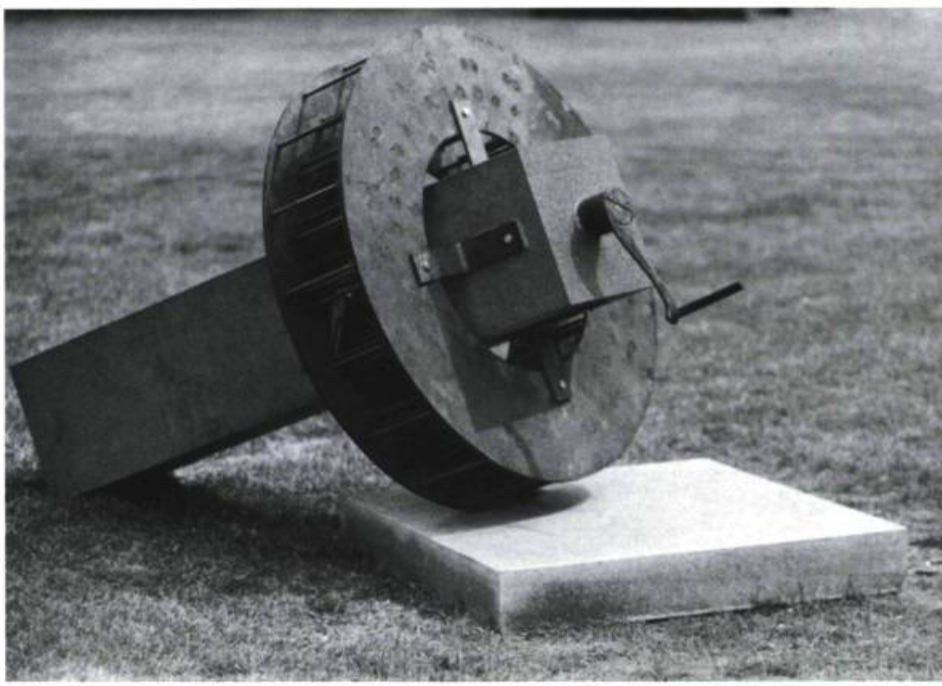
Grâce au soutien du ministère des Affaires culturelles pour l'événement comme tel, du Conseil des Arts pour la circulation des pièces terminées et du Collège Dawson qui a prêté l'équipement complet d'un laboratoire de photographie, Jocelyne Alloucherie, Patrick Altman, Guy Bourassa, Paul Lacerte, Alain Paiement et Sylvie Readman ont défriché, certains selon une démarche précise, planifiée, articulée, d'autres selon un instinct propre à celui qui sent les choses.

Chez Jocelyne Alloucherie par exemple, on constate cette espèce d'instinct, sûr de lui-même, qui avance sans inquiétude véritable. Ici, l'artiste cherche à explorer la juxtaposition; jusqu'à quel point peuvent vivre des clichés photographiques, agrandis au point d'en être flous, avec des constructions en bois, riches de leur matérialité et de leur organicité. On n'est jamais bien loin du temple, du lieu sacré, d'un rituel dont, en plein processus et loin de son achèvement, la pièce témoigne déjà.

Chez Patrick Altman, photographe au Musée du Québec, c'est la tridimensionnalité même de la photographie qui retient surtout l'attention. Habitué à arrêter son objectif sur l'œuvre d'art achevée, dans un musée, le chercheur veut, à l'intérieur d'une visionneuse de sa conception, construire l'image avec reliefs. Jamais on ne pourra présumer du résultat final. Ici comme ailleurs, le succès de l'opération n'est pas assuré, mais l'important, c'est la tentative, le tâtonnement, l'ouverture sur un quelque chose qui défie la perception.

Chez les artistes une génération plus jeune, formés autrement et, d'une certaine façon, mieux outillés pour affronter les défis nouveaux, on observe une ambition parfois déconcertante. Ainsi, Alain Paiement qui, s'inspirant de la forme parfaite d'un coquillage, construit une structure métallique analogue sur laquelle vient s'accrocher un système photographique élaboré avec l'aide d'un ordinateur. Ici, le créateur se transforme en ingénieur, photographe, ouvrier, bref, tient la place de toute une équipe, et l'ampleur de son projet, de toute sa recherche d'ailleurs, nécessitera certainement, un jour ou l'autre, l'aide de spécialistes des différentes disciplines. Par ailleurs, Guy Bourassa s'intéresse, à partir de documents photographiques publiés, à constituer une fresque ronde à l'allure spiraloïde qui représente à la fois le soleil, qualificatif d'un roi bien connu, et le bon peuple du Prince machiavélien. Car, dans ce projet, le propos porte spécifiquement sur l'idée de pouvoir, politique en tout cas, et de l'appareil référentiel qu'il comporte. «Je ne travaille pas vraiment le matériau, dit-il, mais les documents de Culture». En effet, dans cette espèce d'enfilage de perles de verre, la recherche porte sur les transformations, les déviations contextuelles, sur l'allégorie également et offre, comme tout propos discursif visuel, une variété d'interprétations. Dans cet art discursif, qui prête à discours avec une étonnante force de séduction, il s'agit de travailler sur les signes, sur une sorte de grande iconographie du Prince selon Machiavel.

Enfin, Paul Lacerte explore une sorte de chambre visuelle, à mi-chemin du mobilier décoratif, où l'image photographique activée par un système de ventilation doit, selon des vibrations irrégulières, révéler certaines virtualités. Sylvie Readman tient, quant à elle, un propos particulièrement conceptuel en projetant, de nuit, dans la forêt, des images qui créent une certaine fantasmagorie, images qu'elle prend en photo dans une exploration à deux niveaux de la nature et de la culture qui s'y superpose.



Roger Gaudreau
Stabile à manivelle, 1990.
Granit et acier; 140 x 151 x 260 cm.
(Photo Jean Lauzon)
Sculpture en direct,
Centre culturel de Drummondville.

Studios d'été ne cherche évidemment pas tant l'adhésion du grand public que l'interaction des artistes entre eux. Les œuvres terminées seront exposées en février aux galeries Optica et Oboro.

Bonjour Françoise...

C'est en hommage à Françoise Bujold, graveure et écrivaine gaspésienne, décédée d'un cancer au début des années quatre-vingt, qu'Adrienne Luce, une artiste de Port-Daniel, petit village de la Baie des Chaleurs, a organisé une exposition d'installations d'une douzaine

d'artistes de la Gaspésie, une tentative de dire, pour ceux qui l'habitent, combien ce pays est singulier, à contre-courant de tout, combien, malgré une moyenne d'âge démographique de quarante ans et une vocation régionale pour le BS, ce pays au bout de tout serait, le voudrait-il, incapable de mourir.

Ce projet qui occupe deux sites: un grand lot qui, dans sa descente vers un petit lac, contient, en microcosme, toutes les variétés du paysage gaspésien, et le fond de la baie de Port-Daniel. L'idée de départ est

Guy Bourassa
Portrait d'un prince, 1990.
(Photo Claude Michaud)
Studios d'été de Saint-Jean-Port-Joli.

nécessairement militante: se montrer à soi-même que l'on existe encore, assumer ce qu'Adrienne Luce appelle la «parole maritime», composée de montagnes, de grands caps qui viennent se jeter à corps perdu dans la Baie des Chaleurs. Est-ce la couleur locale? Non. C'est une autre culture qui souffre terriblement de l'hégémonie des grandes villes, de leur propension à affirmer la vérité du Monde, laissant aux autres un grand doute au fond de l'âme. C'est donc «le paysage comme mode de connaissance» qu'Adrienne Luce et ses amis proposent, parce que chacun est façonné par son lieu. Un Indien Micmac lui avait dit un jour: «Each human being is a landscape.» Bonjour Françoise, du 2 juillet au 2 septembre, transpose dans le lieu un art qui est tellement éternel qu'il est toujours nouveau, un art de sorcière, à mille lieues des formalismes et des trouvailles discursives, un art du tellement toujours déjà là que ce n'est plus de l'art, c'est-à-dire que c'est totalement de l'art, assumé, transcendé, bref, intégré. La contemplation esthétique fait place à une participation silencieuse. Le regardeur ne regarde plus. Il est...C'est parce qu'on a tellement perdu le sens de l'éternité que l'événement gaspésien, vieux comme les Appalaches, est paradoxalement si jeune, si nouveau, si étrangement fascinant. Et pour ajouter au merveilleux, l'équipe des guides provient du milieu le plus défavorisé et normalement le plus étranger à ce que nous appelons l'art.

Madeleine Synnott imagine son installation autour d'un arbre planté au cœur d'une petite clairière. Quelques jours plus tard, l'arbre est vandalisé: branches et écorces arrachées. Qu'à cela ne tienne, on l'enduit de goudron, pansement contre les accidents de la vie, et on continue. Cercle de roches autour de l'arbre, triangles de coquillages allant de l'arbre au cercle, puis de celui-ci vers un espace plus vaste, lignes de roches marquant les points cardinaux, éparpillement de petites branches par terre, puis nouveau cercle de roches. Quatre personnages, formés de fagots et assis, tiennent une corde reliée à l'arbre. Autour, la forêt dans laquelle un autre petit sentier fait le tour de la clairière. Il s'agit là, à n'en pas douter, d'un de ces lieux hiérophaniques au sens d'Eliade, d'un de ces axis mundi, de ces lieux de pouvoir servant aux rituels primitifs. L'art est absent au temps, forcément.

Dans une de ses installations, Adrienne Luce propose une version différente de l'arbre en disposant six miroirs triangulaires autour d'un cèdre qui, infirme, s'élance avec ses deux branches. Chaque miroir propose un point de vue différent sur l'arbre qui n'en finit plus de s'élancer. Six autres triangles contiennent de l'eau claire qui renvoie aussi la même image, diffractée cette fois, de l'arbre. Plus loin, l'artiste découvre que, sous la couche de terre, les Appalaches se révèlent: vieilles montagnes, rochers érodés, parcourus de failles, ravinés, riches de fossiles. Elle fait construire une passerelle et un belvédère pour que l'on voit mieux, pour que l'on prenne conscience du lieu, de sa puissance, de sa magie. Et déjà, le rocher, par endroits, recommence à se couvrir de mousse. Toute approche, toute fréquentation, toute caresse de la nature est une culture.

Un autre artiste, Gilles McInnis, utilise un trou naturel au cœur des arbres et y dépose un crâne humain et des ossements. Cela n'a rien de la fouille archéologique, ni du Saint-Jérôme

méditant sur son destin. *La terre porteuse*, tel est le titre de l'installation, tient de l'ordre de la gestation, du devenir. Le toujours déjà là, comme les framboisiers remplis des fruits gorgés de la pluie de la veille. Pour Réjeanne Audet, une ruine d'autobus scolaire, dans la cour de «scrap» du voisin, devient prétexte à l'inscription de poèmes sur la paroi intérieure du véhicule et occasion pour quelque mécréant d'enrichir le tout de graffiti. Et puis Georges Miller installait ses *Hamadryads*, poèmes accrochés aux arbres et accompagnés de magnifiques masques, gardiens des lieux, prêtres du temple de Port-Daniel.

A l'autre bout du monde, c'est-à-dire, quelques mètres plus loin, dans une forêt de feuillus changée soudainement en cèdrière, Angèle Brisson avait transplanté, depuis les Îles-de-la-Madeleine, ses pierres qu'elle a disposées le long du ruisseau qui traverse la forêt. L'eau sulfureuse de ce dernier ronge les roches dont les belles couleurs ocres se dissolvent au fil de l'eau.

Ailleurs, et deuxième volet de cet événement ancré dans son espace et le temps de toujours, les artistes se déplacent au fond de la baie de Port-Daniel, sur la plage de la Vieille. Adrienne Luce qui a quitté Montréal, en 1985, pour réintégrer ses origines a répondu à l'appel en disant à ses amis qu'elle partait pêcher la morue. Depuis lors, elle écrit que celles-ci «ne meurent pas, mais qu'elles passent à autre chose». Elle détient ce savoir du pêcheur qui lui a dit, un jour de grand vent où elle voulait sortir au large: «Faut pas manger la mer, ma fille.» Pour elle, la mer, c'est une corrida et son installation maritime en témoigne, puisqu'elle comporte sept chevaux, préparés comme des bouées, et placés à l'intérieur d'un vaste triangle flottant sur l'eau. Au cœur de son installation, dans une boîte transparente, un petit cheval danse à marée basse et se noie à marée haute. C'est le moment d'aller le regarder avec des lunettes de plongée. Plus loin, à proximité d'un site grandiose, où les vagues montantes viennent se fracasser sur la falaise de vieux roc appalachien, Bill Vazan a aménagé, sur la grève, un «lieu» de pierres ressemblant au trident du vieux Poséidon.

Subventionné par le ministère des Affaires culturelles, l'événement Bonjour Françoise sera, en partie, transporté dans les musées. Ce sera l'occasion pour un plus vaste public de constater, dans l'esprit du temps éternel, la perception bien originale que les artistes gaspésiens ont de leur lieu, le lieu de tous les possibles.

A Baie-Saint-Paul, Voir...

Les millésimes sont inégaux. Parfois, certains ceps donnent, en prenant de la racine, une bouteille que les années ne démentent pas. C'est certainement le cas du Symposium de la jeune peinture de Baie-Saint-Paul qui, avec en poche un projet d'agrandissement du Centre d'art et la construction d'un Centre d'exposition de trois millions de dollars, en était, cette année, à sa neuvième édition dont le thème était: Voir. Quelle année!

Voir? Comme chaque année, les artistes (ils étaient quinze dont quatre Japonais) étaient libres d'interpréter le thème selon leur inspiration. La plupart, plutôt moralisateurs, s'interrogeaient sur le fait que dans une société où le regard, le sens de la vue est prédominant, les gens ont fini par désapprendre à voir. Certains dont Normand Moffat et Michel Beaucage orientaient leur propos sur la communication ou plutôt, sur la presque incommunicabilité des êtres entre eux. D'autres, comme Renée Lavaillante, questionnaient les discours en place, c'est-à-dire, l'allure véridictoire que se donnent les discours dès lors qu'ils sont proférés par des institutions, des critiques, etc... Signe des temps, le discours écologique dominait la réflexion et cristallisait un malaise pour lequel l'artiste n'a pas de réponses, et semble incapable d'en inventer. L'âge moyen des participants étant plus élevé, la qualité des propositions, de leur arti-

Madeleine Synnott
Originaire de ce monde, 1990.
Installation.
(Photo Marius Jomphe)
Bonjour Françoise, Port-Daniel.

culation théorique et de leur exécution volait déjà nettement plus haut. On semble avoir compris que l'âge physique compte moins que l'actualité du propos, la maîtrise et l'achèvement d'une réflexion. Et, comme le veut la tradition, un artiste plus âgé, invité spécial exécutait, comme ses cadets, son travail à l'aréna municipal. Marcel Barbeau tenait ce rôle cette année.

Suzanne Grisé
(Photo François Rivard)
Symposium de la jeune peinture de Baie-Saint-Paul.

Nathalie Maranda, toute jeune artiste, dispose devant une toile monochrome jaune représentant le soleil, des lanières illustrant des personnages désarticulés. Le mouvement des lanières suspendues permet au spectateur d'apercevoir le grand soleil, comme si le voir de l'artiste cherchait à percer le sens de l'absolu. Chez Michel Beaucage, la couleur domine dans une grande toile présentant deux cônes reliés par la base et regorgeant d'objets à «la limite du raisonnable», éléments d'information peu redondants mais se tournant le dos, comme si la communication entre le regardé (l'œuvre) et le regardeur demeurait soumise à une loi des hasards, des possibles, sans plus. Normand Moffat pour sa part s'inscrit dans une démarche analogue. Son grand panneau de neuf pieds par dix-huit dispose des amoncellements de lettres de l'alphabet, éparses, qui se brisent et se raréfient en descendant vers le sol comme une sorte de pluie. Soutenu par des pieds humains moulés en béton et incarnant des colonnes, le panneau, qui supporte deux chaises miniatures se faisant face, représente, aux dires de l'artiste, «la distance qui existe de plus en plus entre les êtres humains qui ne savent plus regarder, ni se regarder.»

Ailleurs, Renée Lavaillante poursuit sa patiente méditation sur les propriétés du voir qui défie la perception et qui, loin de représenter l'obscurité, «tente de percer le mystère des situations.» La pièce qu'elle offre au symposium s'intitule *Pour que croisse l'obscurité*. Une nuit qui n'est pas sans lumière, sans sonorités lointaines et inatteignables, «un discours, dit-elle, qui passerait par le questionnement et la méditation».

Dans un tout autre ordre d'idées, William-James Vincent s'inspire des mégalithes préhistoriques, visités l'année précédente en Irlande. Son *Gnômon*, c'est-à-dire, celui qui sait, le triomphe de la lumière sur le temps et l'espace, est un grand panneau de bois représentant un amoncellement de pierres très texturées et en partie couvertes de mousses. Le reste est gravé, exactement comme une surface de bois destinée à la gravure. En haut de la pièce, des symboles découverts sur les pierres indiquent que, si les calculs de l'auteur sont bons, le jour entre à l'intérieur de l'amoncellement, par une minuscule ouverture, une fois l'an, au solstice d'hiver. Autre façon de confronter le voir à ses conditions les plus difficiles.

Le *Singuralis*, de Suzanne Grisé, nous plonge également dans l'univers préhistorique de la peinture pariétale. Le corps du chien, dessiné dans un environnement d'ocre et de gris, renvoie au moment premier où l'être a vu, au geste premier et à l'extraordinaire sensation qu'il a dû procurer. Quant à l'animal, meilleur compagnon de l'homme, c'est sous cette symbolique de l'accompagnement, du gardien, que l'artiste l'a voulu peindre. La première fois que l'on a vu, que l'on a été conscient de voir. Enfin, Kevin Kelly, monte en demi-cercle, un grand panneau représentant un paysage arctique. Devant le panneau, une plateforme en pente contiendra de la terre couverte de lichen. Au centre, une grande faille introduit l'aléatoire dans un monde complètement circonscrit, quadrillé, cartographié, un monde fini. S'inspirant des dioramas que l'on visite dans les musées de sciences naturelles, il veut placer le visiteur au centre d'un environnement qui est une vision infinie, non-finie du monde et une certaine compréhension de l'écologie.

Parallèlement au symposium que le public, maintenant habitué, visite respectueusement, le Centre d'art présentait une rétrospective des acquisitions des années précédentes. L'événement en direct se déroulait du 3 août au 3 septembre.

La céramique à Trois-Rivières

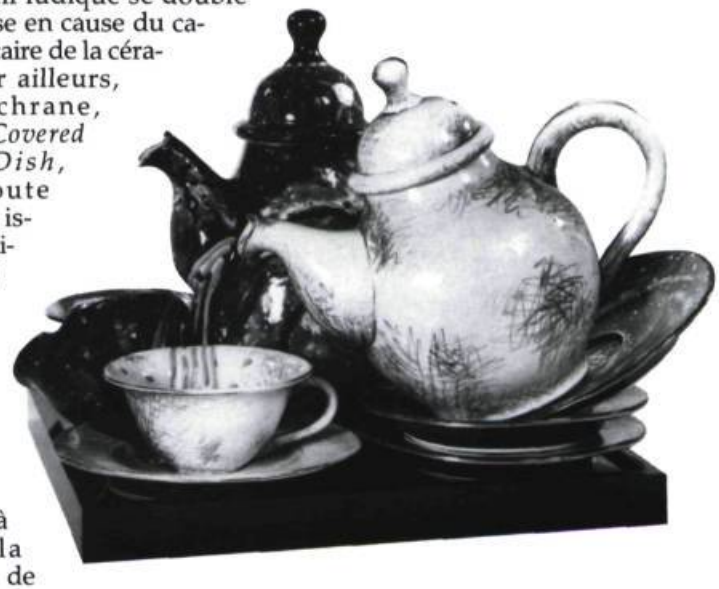
Pour sa quatrième édition, la Biennale nationale de céramique de Trois-Rivières demeurait fidèle à son objectif qui est de «réfléter la qualité et la diver-

sité des démarches en céramique actuelle au pays». L'événement a été présenté à Trois-Rivières du 12 juin au 26 août, puis voyagera à Toronto en mars et avril, au Centre d'exposition de la Bibliothèque Gabrielle Roy, à Québec, du 1er au 29 mai 1991.

Puisque par sa politique, la biennale ouvre ses portes à toutes les tendances, nous observons forcément des réalisations qui, pour témoigner d'une extraordinaire maîtrise technique, en oublient un propos plus contemporain. On le sait, l'art contemporain questionne tout, à commencer par les disciplines traditionnelles, qu'elles soient la céramique, la tapisserie ou le bois. Faute de résolument entrer dans la remise en question et la recherche, le céramiste risque de cantonner souvent sa production dans l'utilitaire et le décoratif qui, en eux-mêmes se justifient parfaitement, mais faut-il encore préciser le cadre dans lequel on fonctionne.

La biennale 1990 a sélectionné cinquante-neuf artistes et autant d'œuvres sur un total de près de deux cents dossiers et trois cents œuvres. Parmi ces pièces, dont les prouesses techniques frisent l'exploit, notons celle, remarquable, de Garry John Williams: *Table of Contents*. Sa table des matières, sorte d'inventaire de l'état du monde, est une table de fortune, composée d'un cadre de bois contenant une plaque métallique et de pattes fortuites. La table soutient une urne parfaite et une roche. Du coup, le regardeur est confronté à l'absolue incertitude et à l'audace de cette contingence qui est, pour l'auteur, une tentative «de mieux définir que nous sommes citoyens de la terre.» Cependant, cette contingence n'est pas si hasardeuse; les matériaux connotent une culture, une certaine interprétation du monde, entre la matière brute et l'objet fini, achevé parfaitement.

La valeur graphique de l'*Hexabeille*, de Nicole Lemieux, ajoute à cette sculpture de faïence une note de légèreté. Au sol, en sont repris, avec un sable blanc très fin, les motifs hexagonaux. Par ailleurs, avec *Trilogiques*[3], Jacques Lavigne transpose sur des socles bien singuliers, trois blocs de terra cotta, une statuette ébauchée, du carrelage et un poisson, dans la recherche voulue d'effets et de sensations, d'une manière presque surréaliste. Avec *La ville blanche*, Gilles Cloutier établit clairement sa position. «Aujourd'hui, écrit-il dans la présentation de sa pièce, il se vend les mêmes objets en France, au Japon, au Canada...» Dans ce grand nivellement de l'objet, comment en faire un qui se situe dans une culture. Avec de la faïence blanche, il fabrique de la vaisselle, une vaisselle urbaine où chaque pièce ressemble à un immeuble montréalais connu, le tout disposé comme un plan d'urbanisme. Ainsi, «l'assiette principale est de trois étages, l'assiette à dessert de deux et l'assiette à pain d'un.» Quand on empile les objets d'une certaine façon, apparaissent, l'édifice de la Banque de Montréal, de la Banque Royale, de la Sun Life, etc. Ici, l'objectif ludique se double d'une remise en cause du caractère utilitaire de la céramique. Par ailleurs, Bruce Cochrane, avec son *Covered Serving Dish*, montre toute l'harmonie issue de l'équilibre et de la sobriété des formes. Melo Hamel, pour sa part, cherche, peut-être à cause de la noblesse et de la vieillesse du matériau céramique, à évoquer l'ancien, le lieu sacré, le temple, etc. Sa pièce, *Vénus noire*, représente cette espèce de temple à colonnes avec des fenêtres en ogive et de petits objets référentiels illustrant le poids de la culture.



Paul Mathieu
Les trois flèches du temps, 1990.
42 x 42 cm.
Biennale nationale de céramique.

Le grand mérite de l'initiative et des politiques de cette biennale est de maintenir l'accent sur la nécessaire qualité. Peu importent en somme les tendances que les céramistes illustrent, ne doit pas être perdu de vue le maintien absolu d'un savoir très ancien, d'une technique fragile et d'un métier parmi les plus vieux du monde. ■

1. Voir à ce propos l'article de Louise Poissant: *Les jardins de sculpture*, dans Vie des Arts, no 136, septembre 1989, p. 23.
2. Sur Charles Daudelin, on pourra lire l'article de Gilles Hénault: *Charles Daudelin, profession sculpteur*, dans Vie des Arts, no 135, été 1989, p. 44.
3. Lire: *Dominique Valade, Habitats et habitacles*, par Jean Dumont, Vie des Arts, no 136, septembre 1989, p. 36.
4. On pourra consulter l'article de Jean Dumont: *L'art public, qui se soucie du vrai monde*, dans Vie des Arts, no 139, été 1990, p. 30.
5. Lire: *Ramparts et boucliers de Tatiana Demidoff-Séguin*, par Michèle Tremblay-Gillon dans Vie des Arts, no 124, septembre 1986, p. 61.
6. Sur Marcel Barbeau, voir: Pierre Karch, *Marcel Barbeau au présent indéfini*, Vie des Arts, no 138, printemps 1990, p. 55.
7. Lire: Louise Poissant, *André Fournelle en transit*, Vie des Arts, no 140, septembre 1990.
8. Voir également: *Ruba et l'esprit de la sculpture*, par Luis de Moura Sobral, Vie des Arts, no 133, décembre 1988, p. 48.